

01' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

GRÉGOIRE CHAMAYOU'
CHASSES À L'HOMME'

Grégoire Chamayou, chercheur en philosophie au CNRS, dans l'équipe CERPHI à l'ENS-LSH, a publié, à La fabrique, «Les corps vils» (2008). Ce texte est un extrait des «Chasses à l'homme», paru en 2010 aux éditions La Découverte. Ce thème a inspiré la soirée «Il faut qu'on parle» du 15 janvier 2013.

«A quelques pas de là, je reconnus immobile et couché à plat ventre, un jeune soldat ordinairement d'une nature douce et inoffensive. Son humeur en rapport avec son apparence physique, eût répugné à verser le sang d'un mouton. Mais la chasse à l'homme l'avait transfiguré. La tête couverte de feuillage, le menton au ras de terre, il s'était traîné là en rampant, et, les yeux obstinément fixés sur un

point unique du marécage, il guettait comme un animal carnassier une proie invisible.» (1) Si la proie humaine est animalisée, le chasseur l'est donc aussi, en ce qu'il éprouve des affects très animaux, des affects de prédateur. Ceux qui goûtent aux joies cruelles de la chasse à l'homme se transforment et s'ensauvent. Dans le contexte colonial, c'est le thème critique, cher à Césaire, de la bestialisation ou de l'ensauvement des maîtres : «*La colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis*» (2).

Pour l'esclave fugitif, l'expérience de la traque produit d'autres effets de conscience. En s'échappant, il a certes reconquis sa liberté de mouvement, mais il se sait encore poursuivi. Sa nouvelle vie est celle d'une existence traquée. Cela constitue encore, à distance, une forme spécifique d'assujettissement. La proie est l'objet d'une traque. Pour parvenir à son entière libération, elle devra

reconquérir sa subjectivité depuis cette position d'objet. Mais comment un tel renversement est-il possible ?

Dans la *Critique de la raison dialectique*, Sartre explique que «l'individu qui se trouve *traqué dans le champ pratique par un groupe qui s'organise pour la chasse à l'homme (...)* ne peut tenter de s'évader du cercle que s'il parvient à réintérioriser son objectivité pour le groupe, c'est-à-dire à déchiffrer ses propres conduites à partir de la liberté commune de l'adversaire : cet acte que je vais faire, c'est justement celui qu'ils attendent de l'objet que je suis pour eux» (3).

Pour pouvoir anticiper les réactions de ses poursuivants, l'homme traqué doit apprendre à lire ses propres actions avec les yeux de son prédateur. Cette intériorisation du regard de l'autre lui fait développer une prudence extrême, qui prend d'abord la forme d'une inquiétude paralysante, d'ordre paranoïaque : se voir en

01' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

Grégoire Chamayou'
chasses à l'homme'

troisième personne, se demander, à chacun de ses actes quel usage pourra en être fait contre soi-même.

Mais cette angoisse peut ensuite se muer en raisonnement. La chasse mobilise en effet une forme particulière de pensée : une aptitude mentale qui, comme l'explique Hobbes, à partir d'un désir d'un objet, « *fait penser au moyen prochain de l'atteindre, et ce dernier à un autre moyen prochain, etc. (...) ce que les Latins appellent sagacité et que nous pouvons appeler chasse ou poursuite : ainsi les chiens poursuivent les bêtes à l'odeur, les hommes les chassent à la trace* » (4). Le problème de la proie est qu'elle laisse des traces qui permettront de remonter jusqu'à elle. La fuite, le moyen d'échapper, devient aussi, dans un cercle tragique, le moyen d'être retrouvé. Mais le fugitif peut anticiper sur la sagacité de ses poursuivants et brouiller les pistes. L'art de la fuite est un art sémiotique, un art de la maîtrise des traces. Dans sa fuite, l'esclave américain Henry Bibb, croise, en face de lui sur la route, un

groupe d'hommes blancs à cheval. Ils le dépassent, sans rien laisser paraître, mais le fuyard interprète cette indifférence comme une ruse et les soupçonne d'être en réalité allés chercher des chiens de chasse à la ferme voisine. Ils vont donc revenir à l'endroit où ils l'ont croisé et lâcher les chiens sur les bas-côtés pour retrouver sa piste : « *Je pensais que les chances de m'échapper seraient plus grandes si je rebroussais chemin en prenant la route par où ils étaient arrivés, dans le but de les tromper, car je supposais qu'ils ne pourraient soupçonner que je prenne la même direction qu'eux dans le but de leur échapper* » (5). Revenir sur ses pas et faire un saut de côté pour leurrer la meute, c'est ce que, dans le vocabulaire de la chasse, on appelle faire *hourvari* : « *Le cerf, le chevreuil, le lièvre, etc., a fait un hourvari lorsque, pour embarrasser les chiens et les faire tomber à bout de voie, il s'en retourne par où il est venu* » (6). Ce stratagème engage ce que Sartre appelait un « *dialogue au sens d'antagonisme*

rationnel » entre l'homme traqué et ses poursuivants, au sens où l'action intègre alors à sa formulation en tant que projet stratégique les réactions probables de la volonté adverse qu'elle cherche à contrer.

Ce faisant, la proie échappe à l'état d'objectivation simple qui était son point de départ. En intégrant à son plan d'action la logique de son prédateur, elle l'enveloppe et l'intériorise. Elle acquiert ainsi, à l'issue de cette première dialectique de la traque, les capacités mentales d'un chasseur alors qu'elle n'est encore que proie. Si cette nouvelle aptitude stratégique ne lui permet encore, dans un premier temps, que de déjouer les intentions de ses poursuivants, elle le rend bientôt capable de tout autre chose. L'art de la fuite efficace, en ce qu'il suppose la maîtrise intellectuelle de la logique cynégétique, prépare un retournement de la relation de chasse. D'objet traqué, la proie peut se faire sujet, c'est-à-dire, dans un premier temps, chasseur à son tour.

01' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

GRÉGOIRE CHAMAYOU'
CHASSES À L'HOMME'

En 1833, les autorités de l'île Bourbon mirent à prix la tête d'un marron dénommé Charles Panon. En vain. Plusieurs semaines plus tard, un agent de police qui conduisait à la prison un convoi de marrons fut attaqué sur la route : « *C'est dans cette lutte que cet agent ayant été pris aux parties génitales fut bientôt renversé et qu'il n'eut que le temps d'appeler du secours en criant à l'assassin* (...) *Charles Panon, dont l'audace s'accroît de jour en jour paraît être le principal auteur de ce délit.* » (7) Qui traque les hommes comme des bêtes féroces peut s'attendre à leurs morsures.

Mais le marronnage pouvait aussi, gagnant en intensité, prendre une dimension plus menaçante et plus politique encore. Les quilombos où se regroupaient les marrons se mettaient parfois à fonctionner comme les bases arrière d'une guérilla.

Aux Antilles, des expéditions armées furent lancées contre les regroupements d'esclaves fugitifs réfugiés dans les bois, foyers d'insurrection

potentiels menaçant la domination coloniale. De façon significative, ces opérations militaires continuaient à s'organiser et à se penser dans les formes de la chasse. Lorsque les Marrons de Trelawney se révoltèrent en 1796 à la Jamaïque, l'Assemblée des colons résolut de faire venir de Cuba des meutes de chiens dressés à la chasse aux esclaves fugitifs. Anticipant les « calomnies » qui ne manqueraient pas de se formuler en métropole une fois la nouvelle connue, les planteurs cherchèrent des justifications dans la philosophie morale et dans l'histoire de la guerre, avec, comme l'écrit Humboldt, « *tout le luxe d'une érudition philologique* » (8). Ils firent ainsi valoir que « *les Asiatiques de tout temps ont mené les éléphants à la guerre* » (9) et que si l'emploi d'animaux contrevenait au droit de la guerre, il faudrait sans doute interdire aussi l'usage de la cavalerie. De toutes les manières, on était en guerre, contre un ennemi dangereux, et la sécurité des Blancs sanctionnait tout. Forts de ces arguments,

les autorités firent venir de Cuba, le 15 décembre 1796, une troupe de « *chasseurs Espagnols, presque tous hommes de couleur et une meute d'une centaine de chiens* » (10). On raconte qu'épouvantés par cette nouvelle, les révoltés capitulèrent. Le recours aux chiens ne s'expliquait pas seulement par les exigences tactiques d'une guerre de guérilla menée contre un ennemi insaisissable, dont il s'agissait avant tout de retrouver la trace. C'était aussi affaire de catégories mentales. Recourir à des limiers était un puissant moyen psychique de reconduire et de réimposer l'écart ontologique absolu que l'insurrection avait mis à mal entre les maîtres et leurs esclaves. Dans cette forme de guérilla des dominants contre les dominés, l'usage des chiens exprimait encore un déni de la situation de combat. Traiter la guerre civile comme une opération de chasse à l'homme, c'est persister à nier l'événement qui se produit, refuser de reconnaître ce fait que les dominés sont parvenus à imposer une situation

01' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

GRÉGOIRE CHAMAYOU'
CHASSES À L'HOMME'

d'antagonisme où l'on entrevoit la possibilité d'un renversement du rapport de force, et non plus un simple trouble à l'ordre public. Dans ce type de situation, la chasse à l'homme devient alors le moyen d'une *guerre cynégétique* –forme de guerre qui présente les caractéristiques suivantes : 1° elle ne prend pas la forme d'un affrontement, mais d'une traque ; 2° le rapport de forces est marqué par une radicale dissymétrie des armes ; 3° Sa structure n'est pas celle d'un duel : un tiers terme est mobilisé comme médiation ; 4° on ne reconnaît pas l'ennemi en tant qu'ennemi, c'est-à-dire en tant qu'égal –ce n'est qu'une proie ; 5° on fait usage de moyens non-nobles, relevant de la police ou de la chasse plutôt que du registre militaire classique. À noter que ce travestissement de la guerre civile en opération de chasse produit inmanquablement un effet de burlesque, qui, dans une veine macabre, devient le trait caractéristique de tous les récits de guerre cynégétique. Le *burlesque cynégétique* naît du contraste

entre la bassesse des moyens employés et la grandeur du style dont on les pare. Signe des temps, les seuls motifs héroïques dont les colons semblent alors encore disposer pour orner les récits sont les faits d'armes de leurs chiens (11).

Lors de la révolte de Saint Domingue, en 1802, l'armée française recourut au même expédient que les colons de la Jamaïque, mais avec un tout autre dénouement. Dans le but de réprimer l'insurrection des Marrons, les autorités achetèrent à Cuba plusieurs centaines de dogues espagnols, des chiens *bloodhounds* « dressés à la chasse aux nègres et aux Indiens (...) M. de Noailles, qui avait ramené ces féroces animaux, en obtint le commandement en chef ; il devint ainsi le Général des chiens. » (12) Dans une lettre annonçant l'arrivée sur le terrain de vingt-huit chiens bouledogues, Rochambeau, général de Napoléon Bonaparte, avait écrit, afin d'expliquer le fait qu'aucune dépense n'était prévue au budget pour leur alimentation : « Vous devez leur donner des nègres

à manger. Je vous salue affectueusement. Signé : Rochambeau. » (13) Les opérations s'engagèrent, mais les marrons opposèrent une résistance imprévue. Acculées à chercher refuge au Cap, les troupes françaises se trouvèrent coupées de leur approvisionnement en nourriture : « Les assiégés eurent pour dernière ressource les chiens de guerre qu'ils avaient nourris de la chair des nègres. Les chasseurs d'hommes furent obligés de manger leurs meutes. » (14)

Le propre de la chasse à l'homme, qui en fait le danger mais aussi l'attrait aristocratique suprême, c'est la possibilité, toujours présente, d'un retournement de la relation : que la proie devienne prédateur, que le chassé devienne chasseur. La chasse à l'homme est marquée par cette instabilité fondamentale : lorsque la proie se refuse de continuer à l'être, et que, cessant de fuir, elle réplique et traque à son tour, la chasse devient un combat ou une lutte. La relation de chasse et de prédation, appliquée à des

01' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

GRÉGOIRE CHAMAYOU'
CHASSES À L'HOMME'

hommes par des hommes
à ceci de spécifique que la
proie peut apprendre, qu'elle
n'est évidemment pas proie
par nature, et que – comme
les maîtres peuvent en faire
l'amère expérience – les
dominés peuvent développer
des savoirs qui ne sont pas
le privilège des maîtres :
devenir chasseurs ou
stratèges à leur tour.

Ce renversement des
positions est du reste le motif
classique de tous les récits,
le ressort scénaristique de
tous les films de chasse à
l'homme : le gibier devient
chasseur et le chasseur proie.
C'est pour cette raison que
la chasse à l'homme est le
« jeu le plus dangereux »,
comme l'indique le titre
original du film *La chasse
du comte Zaroff*, *The most
dangerous game* (15). Les
chasseurs d'hommes d'hier
et d'aujourd'hui feraient
sans doute bien de méditer
cette leçon que tous les
récits, anciens ou modernes
attestent : le chasseur sera
chassé, son arme prise et
tenue à son autre extrémité
par son ancienne proie,
qui esquissera peut-être
un sourire au moment de
porter le coup fatal. Avant

de quitter la scène dans
une dernière explosion, les
anciens chasseurs, défaits,
auront peut-être le temps de
faire cette ultime demande :
« *Mais pourquoi fais-tu
cela ?* » Et l'ancienne proie
de répondre, à l'instar du
personnage de Jean-Claude
Van Damme dans *Chasse
à l'homme* de John Woo :
« *C'est que les pauvres aussi
ont besoin de distractions* ».

(1) Ibid.

(2) Aimé Césaire, *Discours sur le
colonialisme*, Présence Africaine, Paris,
1989, p. 11.

(3) Jean-Paul Sartre, *Critique de la
raison dialectique*, Gallimard, Paris,
1960, p. 515.

(4) Hobbes, *De la nature humaine*,
Vrin, Paris, 1991, p. 45.

(5) William L. Andrews, Henry Louis
Gates, op. cit., p. 533.

(6) Jean Baptiste Le Verrier de La
Conterrie, *L'école de la chasse aux
chiens courants ou Vénérerie normande*,
Bouchard-Huzard, Paris, 1845, p. 463.

(7) Prosper Ève, *Les esclaves de
Bourbon: la mer et la montagne*,
Karthala, Paris, 2003, p. 224.

(8) Alexander von Humboldt, *Examen
critique de l'histoire de la géographie
du nouveau continent*, Paris, Gide,
1837, Tome III, p. 374.

(9) Bryan Edwards, *Histoire abrégée
des nègres-marrons de la Jamaïque*,
cité par la Bibliothèque britannique,
Imprimerie de la bibliothèque
britannique, Genève, 1804, Tome
XXVI, p. 39.

(10) Ibid., p. 49.

(11) Au XIX^e siècle, dans un autre
contexte, les lecteurs français pouvaient
ainsi s'extasier sur les exploits de la
brigade canine employée contre les
Indigènes en Algérie : « *J'ai connu
l'illustre Blanchette, l'Attila du Kabyle,*

*la plus noble expression de la bravoure
canine, une grande levrette blanche
qui ne marchait plus que sur trois
pattes, ayant oublié la quatrième dans
une lutte corps à corps avec un chef
ennemi.* » Alphonse Toussenel, *L'esprit
des bêtes : vénerie française et zoologie
passionnelle*, Librairie sociétaire, Paris,
1847, p. 169.

(12) Charles Expilly, *La traite,
l'émigration et la colonisation au
Brésil*, Lacroix, Paris, 1865, p. 212.

(13) Mémoire autographe du général
Ramel sur l'expédition de Saint-
Domingue, cité par Victor Schoelcher,
Vie de Toussaint Louverture, Karthala,
Paris, 1982, p. 373.

(14) Elias Regnault, op. cit., p. 69.

(15) Le film fut réalisé en 1932 à la
R.K.O. par Irving Pichel et Ernest
B. Schoedsack d'après la nouvelle
éponyme de Richard Connell. Le titre
joue sur le double sens de « game » en
anglais, à la fois jeu et gibier.